

Safy BOUTELLA,
un artiste multiculturel.

SAFY BOUTELLA

30 années de musique

Artiste atypique de la scène algérienne, Safy BOUTELLA fait partie de l'inconscient collectif musical de tous les algériens ! Après trente années de créations originales, inclassables, il livre une rétrospective qu'il estime non exhaustive. Les quinze CD et le DVD compilés dans le coffret "30 ans de musique" permettent de percevoir toute l'originalité de son œuvre. L'album "Kutché", réalisé pour et avec Khaled, Mejnoun, le spectacle "La Source", la musique de "Salut Cousin !", etc... Créateur particulier, exigeant mais néanmoins populaire, il incarne une multiculturalité parfaitement digérée et entièrement décomplexée.

Safy Boutella, d'où vient votre capacité à transgresser les barrières stylistiques, à vous soustraire à toute classification ?

Je me suis investi dans la musique dans les années 70, à une période musicale particulièrement féconde. On pouvait écouter aussi bien Miles Davis, Ravi Shankar, Led Zeppelin, Mahavishnu Orchestra que Beethoven ou Erik Satie. Nous nous sommes considérablement enrichis à cette époque. Je dois aussi reconnaître à mes parents, mélomanes, un rôle initial certain. Mon père chantait autant Tchaïkovski, Chopin, Mahler que Oum Keltoum ou El Anka. Et je pense que ma musique est à visages multiples parce que j'ai différents ressentis. Dans le classique et dans le rock il y a une dramaturgie de la vie à laquelle je suis très sensible. Je me sens acteur de toutes ces émotions et elles m'appartiennent autant qu'à quiconque. Je peux en faire ma musique. Je suis assez boulimique, j'ai toujours beaucoup d'envies, de pistes à explorer, de musiques à écouter...

Vous sortez un coffret retraçant 30 années de musique. Que faisiez-vous justement il y a trente ans ?

Il y a 30 ans, c'était en 1979, j'achevais mes études au Berklee college of music de Boston. Pendant quatre ans, j'ai appris énormément comme la direction d'orchestre, la composition pour le cinéma, les arrangements... de la théorie mais également beaucoup de pratique. J'ai surtout croisé de nombreux musiciens en devenant, de diverses nationalités. C'est aux Etats-Unis que j'ai compris sinon découvert les impressionnistes français : Ravel, Debussy, Fauré. Il y a 30 ans donc, même un peu avant, je composais déjà mes musiques. Et je peux vous faire une confidence le titre Mejnoun (de l'album éponyme) date de cette époque là, même s'il n'est sorti qu'en 1992 ! 1979 est aussi l'année de ma première musique de film, «Les moineaux d'Algérie», de Tayeb Mefti. Car à la fin de mon cursus, je n'avais qu'une envie : rentrer en Algérie pour m'y investir, même si les américains m'avaient fait des propositions.



Vous produisez une musique résolument universelle qui montre que l'Algérie n'est pas en marge des problématiques du monde. Mais votre musique s'enracine très fortement dans notre patrimoine musical, s'inspirant constamment de notre histoire, par exemple avec votre fresque musicale "Watani", présentée en 2002 pour les célébrations du 40^e anniversaire de l'indépendance de l'Algérie...

En fait, je suis un être fondamentalement patriote. Et l'utilité de ma production est une réelle préoccupation pour moi. L'avenir de notre pays, celui de nos enfants me préoccupent autant que m'interpellent les traces et les vestiges du passé. Ce besoin d'évoquer constamment mon pays est souvent mal perçu. Mais je suis né comme ça ! Avec des parents qui m'ont appris le pays et le drapeau, un père militaire, combattant et résistant. Mais ce patriotisme est aussi ma bouée de sauvetage ! La décennie noire... J'ai du parler d'Algérie car il n'y avait plus de travail pour ne pas dire plus de place pour moi, pour nous les artistes. Juste avant, en 1991/92, Malik Lakhdar-Hamina avait réussi à finir le tournage de son film, «Automne, Octobre à Alger» dans lequel je joue. Mais la musique du film j'ai dû la faire à Paris. Ce film est important car il témoigne des prémices de cette décennie. A tel point d'ailleurs qu'il n'a toujours pas été diffusé en Algérie, plus de quinze ans après... Ce film est important pour moi car c'est à ce moment que j'ai vu mon pays sombrer. Tout le bouillonnement intellectuel et politique que nous vivions alors a volé en éclat. Pour moi, nous ne nous sommes pas encore relevés, malgré les esprits fulgurants qui sont toujours là. Cette grande souffrance que je vis à distance et sur place, car je réside régulièrement à Alger, habite ma musique et celle qui sonne dans ma tête, celle à venir, celle à dire... >

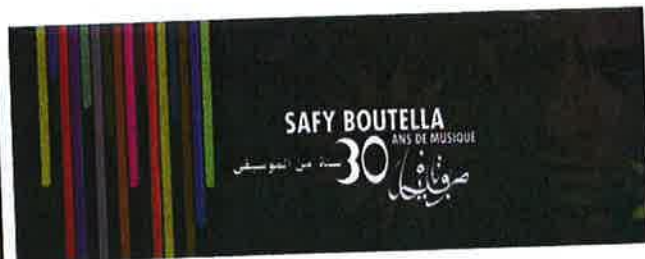


> Et c'est ce besoin d'utilité et de transmission qui vous anime dans votre grand projet de créer une école de musique diplômante à Alger ?

En effet, je déplore que les jeunes algériens ne disposent actuellement que de cours privés destinés aux plus riches ou de conservatoires aux infrastructures insuffisantes. Les autres alternatives, heureusement elles existent, sont des écoles de transmission orale, mais qui ne concernent que l'andalou et le chaabi. Nous avons une créativité remarquable. Je pense au raï, qui est sorti d'un seul coup, comme un cri. Cette dissidence a réussi et elle mérite d'être transmise, avec académisme mais sans altérer son feeling, sa spontanéité. Ce concept d'école supérieure existe depuis longtemps dans beaucoup de pays et nous pouvons l'adapter à l'Algérie. Cela consiste à dispenser des enseignements d'entraînement de l'oreille à l'écoute, de lecture du solfège, d'arrangement, de composition, d'harmonisation. Nous avons besoin de donner aux musiciens les armes de leur pratique. Nous avons besoin de salles de concert pour permettre aux jeunes de s'exprimer, de se confronter, de challenger leurs inspirations, leurs aspirations... Cette école enseignerait des styles musicaux aussi divers et riches que l'est notre culture avec le raï, le chaabi, l'andalou mais aussi la pop, le classique, le rock, le jazz, l'électronique... Absolument tout ce dont notre jeunesse a besoin.

Et comment comptez-vous constituer l'équipe enseignante, notamment pour les disciplines qui n'existent pas encore réellement chez nous ?

Et bien, il faudra les « importer » ! Nous avons une carence en professeurs de musique car nous ne n'y sommes pas intéressés pendant 40 ans. Il faudra



solliciter des professeurs étrangers pour d'abord former nos futurs enseignants. Et cela, dans un délai de six à sept ans. C'est le prix de notre autonomie. Même si l'échéance était de dix ans, cela ne serait rien devant 40 ans de vacance. Le développement de notre pays passe irrémédiablement par la culture et les arts. Nous devons urgemment remédier à l'insuffisance des infrastructures actuellement disponibles. Les années noires qu'a traversées l'Algérie, le terrorisme, sont en partie dues à ce manque culturel qui aggrave l'état psychologique du peuple, le rendant vulnérable. Et cela alors que nous disposons pourtant d'un potentiel exceptionnel...

Au-delà de nos frontières, cette école aura une vocation internationale. Elle doit drainer des étudiants du monde entier. Nous sommes au carrefour du sud et du nord, de l'ouest et de l'est. Les africains peuvent venir apprendre nos musiques, les orientaux peuvent les apprendre aussi tout en nous enseignant la leur, etc, moyennant un campus, un pôle d'excellence... Autant d'occasions d'échanges initiés par l'Algérie.

Cette vision globalisante des arts est tangible dans votre œuvre. Même si votre médiateur de prédilection est la musique, l'image est indissociable dans votre travail de composition. Quelle est votre relation au visuel dans

votre processus de création ?

Lorsque je compose une musique de film je contribue d'une part à ce que le propos soit compris et d'autre part à amplifier la charge émotionnelle des séquences. Composer pour le cinéma demande une grande humilité. Il faut apprendre à mettre en sourdine ses pulsions créatrices pour laisser la musique devenir un art appliqué, appliqué au cinéma. Mais je refuse de considérer ce que je fais pour le cinéma comme un art mineur. John Barry, Bernard Hermann, Alberto Iglesias sont pour moi d'énormes compositeurs. Car toutes ces musiques ont une seconde vie. J'ai d'ailleurs réadapté les miennes pour qu'elles soient jouées pendant mes concerts, écoutées dans mes albums. Le public peut alors se les approprier, y mettre les émotions qu'il veut, y voir sa propre histoire...

Est-ce pour cela que la musique vous convient si bien ? De toutes les expressions artistiques de l'homme elle est la plus impalpable mais aussi la plus pénétrante ?

La musique est en effet fascinante, transcendante, et elle nous dépasse, tous... Mais actuellement, j'éprouve le besoin de poser des mots sur ma musique. Car je vis une situation d'impatience voire d'urgence par rapport au monde. J'ai des choses à dire. Quand je suis en Algérie, je brûle d'envie d'agir mais je me rends compte que je ne peux pas faire autant que je le voudrais. Mais je reste fier et confiant. Car l'Algérie s'invente ailleurs et elle n'attend que d'être rassemblée. Il faut recouvrer un désir pour sa nation et avoir le souci de construire. Ce sens du devoir est important. Et je le tiens aussi de mon père

qui me l'a appris d'une drôle de façon : en confisquant mon passeport à Alger pour que j'accomplisse mon service militaire ! J'avais vingt ans et plein de projets en tête. Je faisais la manche devant les terrasses des cafés parisiens pour me payer une école de musique aux Etats-Unis. J'en ai beaucoup voulu à mon père mais je l'ai vite remercié car il m'a permis de redécouvrir mon pays et mon peuple. Et en échange il a tenu sa promesse de me procurer une bourse d'étude pour les Etats-Unis. Il a quelque part contribué à la formation d'un musicien. Et c'est cela, en retour, que je veux offrir à notre jeunesse, avec ce projet d'école.

Vous êtes un inventeur de sons et d'images alors qu'attendez-vous pour passer à la réalisation de films ?

Et bien je n'ai rien à attendre car cela ne fait pas partie de mon chemin. Les films, je préfère de loin les regarder ! J'ai d'autres missions à accomplir comme celle de me rapprocher toujours un peu plus de ma musique. Et peut-être des mots... Car l'écriture m'attire de plus en plus... Chercher, essayer, trouver, transmettre, faire vibrer... ■